

Rendu là, une surprise nous attendait. Monsieur Gagné s'était rendu au C.A.M. quelques semaines auparavant pour rechercher des représentations des innus pour illustrer des pochettes de disques qu'ils s'apprêtaient à publier. Il avait sélectionné deux de mes images et l'une d'elle représentait William en canot relevant ses filets. Par hasard, le graphiste qui travaillait sur ce projet était justement occupé à concevoir cette pochette et il avait cette photographie sous les yeux au moment où il se retourna et vit ce personnage en chair et en os juste à côté de lui. Nous étions tous sous le coup d'une vive émotion sauf William qui regardait tout ça de son air impassible. Monsieur Gagné semblait le plus impressionné de tous et je crois bien que finalement, il s'est fait prendre à son propre jeu.

Hélène qui normalement peut marcher des kilomètres et des kilomètres à pied mais qui n'était pas habituée à marcher sur ces longs couloirs de béton avait sa visite dans les jambes et me fit savoir qu'elle voulait s'en retourner. Henry répliqua : " Y'en a pas de l'air ici "

Pour que tout le monde puisse se reposer un peu, nous nous sommes arrêtés quelques instants au Parc Lafontaine histoire de prendre un peu d'air. Puis, pour répondre à une demande de Philippe, nous nous sommes dirigés en métro jusqu'à l'Île Ste-Hélène pour passer la soirée à La Ronde. Hélène et William ont acheté des billets complets car ils avaient l'intention de ne rien manquer. Nous nous sommes d'abord dirigés vers une table de jeu remplie de carabines où les gens s'amusaient à mesure leur adresse au tir. Henry et Philippe tiraient de façon remarquable et ne manquaient jamais leur cible. Même William s'est mis de la partie et tout ce beau monde était content de constater qu'il était bon tireur. Puis Hélène a pris place avec William dans les montagnes russes. Je l'ai trouvée un peu hasardeuse de s'aventurer dans un tel manège et même après l'avoir prévenue, elle insista pour y monter. Après tout, elle ne manquait pas plus de courage que nous. Je suis monté devant avec l'intention de les photographier par derrière mais s'en étais trop, il n'y avait rien à faire dans de pareilles conditions. Hélène est ressortie de là toute essoufflée, chancelante et le bonnet droit sur la tête. Nous nous sommes tous esclaffés de rire, Hélène la première. Elle a cependant été plus prudente par la suite dans le choix de ses manèges. En fin de compte, on s'est bien amusés durant cette soirée étourdissante et remplie de lumières.

Jeudi 22 juillet 1982 – Montréal

Il fait beau – Min tshishikau

Après avoir magasiné chez Le Baron , nous nous sommes rendus chez Pascal où j'ai eu l'occasion de faire une photo assez exceptionnelle où mes amis n'ont pas manqués de se procurer, comme à leur habitude, un cul de poule pour cuisiner en forêt. Ces gros bols ronds sont tout à faits appropriés pour manier la pâte ou pour dépecer un castor. Ils en achètent partout où ils vont. Pour le néophyte, la marchandise qu'ils présentent à la caisse ne laissent rien paraître , , des activités de chasseurs-cueilleurs qu'ils sont. En arrière plan figurent des

trophées de chasse et juste à côté, en grosses lettres : SPORT' SPORT' SPORT. Par après, je leur ai fait visiter le Parc Olympique avec sa piscine, son stade et le vélodrome où se déroulait un congrès des Témoins de Jéovah. C'était remplis à pleine capacité. Ces structures sont assez impressionnantes par leur dimension mais le sont également par leur froideur. Mes amis étaient bien sûr impressionnés par l'aspect gigantesque des choses mais je ne les ai jamais senti impressionnés de l'intérieur comme moi je le suis quand je découvre leur mode de vie à eux. Ils ne s'en laissent pas imposer si facilement. Toutefois, je crois qu'il est important qu'ils aient vu la grande ville et l'énergie qui l'anime. J'avais d'ailleurs fait remarquer à William que la frénésie que l'on retrouve dans les villes faisait un peu penser aux macareux qui se déplacent nerveusement en bande très nombreuses, tous entassés les uns contre les autres. Je crois qu'il a apprécié ma comparaison car il m'en a reparlé plusieurs fois dans la journée. En retournant à la maison, la camionnette a commencé à émettre des sons bizarres, ce qui m'obligea à m'arrêter dans un garage pour faire inspecter le tout. On m'a dit que c'était sans doute le berring de kluch qui était cassé et qu'il fallait consulter un concessionnaire au plus vite. Nous sommes revenus à la maison en fin d'après-midi où Louise et Michel nous attendaient pour souper. Notre départ, prévu pour demain risquait d'être retardé et la priorité irait au véhicule avant d'entreprendre quoi que ce soit d'autre. Au courant de la soirée, Henry m'a demandé si à Québec, il y avait de l'air !

Vendredi 23 juillet 1982 – Montréal / Ste-Anne de Beaupré

Il fait beau – Min tshishikau

Michel, William et moi nous sommes rendus très tôt chez un concessionnaire Toyota. On a attendu une heure trente pour se faire dire que le garage était rempli à pleine capacité et qu'il leur était impossible de nous servir avant lundi matin. Cependant, le gérant de service nous proposa de tenter notre chance chez un autre concessionnaire situé un peu plus loin. Cinq minutes après être arrivés, la camionnette pénétrait dans le garage et on nous promit que tout serait terminé pour 15h00. À 14h30, la camionnette était réparée, avec une belle kluch neuve et quelques pièces supplémentaires qu'il fallait remplacer. William et moi avons partagé les frais de la réparation.

Après avoir salué nos amis, Michel et Louise, nous avons pris la route pour nous diriger cette fois vers St-François du Lac, un petit village situé entre Sorel et Nicolet où Jocelyne et mon frère Daniel nous attendaient. Des réparations sur le pont Hypollite nous ont immobilisés un bon 2h00. Nous avons fini par arriver et Jocelyne nous a accueillies avec un bon souper. Tout de suite après, Daniel nous emmena en voiture jusqu'à un étang rempli de canards sauvages. Armés de jumelles et de lunettes d'approche sophistiquées, nous avons observés ces jolis oiseaux nager paisiblement dans l'étang. Philippe aurait bien aimé avoir son fusil, ça c'est certain et ça faisait drôle de voir mes compagnons soudainement transformés en observateurs pacifiques.

Samedi 24 juillet 1982 – Montréal

Il fait beau – Min tshishikau

Avant de poursuivre notre route vers Québec, Daniel nous emmena à sa clinique médicale pour soigner Henry qui faisait une infection à un œil. Hélène a profitée également de ses bons soins car elle avait de petits bobos derrière une oreille. Il leur a donné des médicaments et nous a montré quelques photographies d'oiseaux qu'il avait prises et qui ornent les bureaux. Je lui ai expliqué pour la deuxième fois, car je l'avais fait la veille, qu'Hélène pratiquait également la médecine traditionnelle des innus et qu'il pouvait poser toutes les questions qu'il voulait; Philippe se ferait un plaisir de traduire pour lui. Comme tout bons médecins prétentieux qu'ils sont, il ne posa aucune question et joua l'indifférence. Ça m'a beaucoup déçu de constater cette étroitesse d'esprit de sa part mais je n'en étais pas surpris. Nous aurions eu plus de chance à parler d'oiseaux avec lui.

Nous avons vendus quelques paires de mocassins à une boutique d'artisanat d'Odanak et avons pris la direction de Québec.

Rendus à Ste-Foy, nous avons rendu visite à mon père qui se trouvait en compagnie de son amie Colette. Les manières un peu trop collantes de mon père envers Colette étaient quelque peu embarrassantes et n'ont pas contribuées à mettre mes amis à l'aise. Eux qui sont si discrets en amour ! Hélène se sentait gênée et j'ai réalisé à ce moment là qu'il y avait un monde de différence entre ma famille et moi par rapport à l'approche que nous avons avec les innus. Mon frère Renald par contre a sensiblement la même approche. Il n'a pas cette attitude prétentieuse et hautaine que l'on retrouve fréquemment chez les québécois qui croient que les innus sont des êtres sous-développés et moins évolués.

Colette éprouvait un malin plaisir à tenter de ridiculiser Henry et elle le traitait comme un enfant. En faisant nos adieux au moment du départ, elle l'embrassa en lui demandant s'il voulait rester avec elle à Québec. Il lui a répondu que non et elle insista en lui disant qu'elle n'avait pas de petit garçon. "Tu n'as qu'à t'en faire un avec lui" répondit-il en désignant mon père. Tout le monde éclata de rire. Bravo Henry.

Dimanche 25 juillet 1982 – Ste-Anne de Beaupré

Le temps est nuageux – Kashkun

Première journée nuageuse de notre voyage. J'ai dormi dans la tente de mes amis Paul-Émile et Madeleine. Après toutes ces péripéties, j'en ai profité pour prendre un peu de repos. Je suis un peu inquiet car depuis que nous sommes débarqués du bateau, la semaine dernière, je n'ai pas pris beaucoup de photos et je me demande comment je vais faire pour illustrer ce voyage avec si peu d'images. Je n'ai aucune contrainte à photographier la famille quand je suis dans leur environnement mais de faire des photos d'eux à l'extérieur de ce milieu me

rend un peu mal à l'aise. J'ai l'impression d'être voyeur, de les photographier dans un environnement artificiel qui ne leur rend pas justice, qui ne les met pas en valeur. C'est un peu comme photographier un orignal sur le chemin, ça ne lui rend pas justice du tout. Et là, j'ai affaire à des êtres humains auquel je suis attaché. Je ne peux tout simplement pas me mettre à faire des photos de touristes en vacances sans en éprouver un certain malaise. Enfin, on verra bien comment je pourrai tirer partie de cette situation.

En après-midi, j'ai reçu la visite de deux amies à moi, Louise et Régine. Je leur ai montré le fruit de mes premières semaines de travail à l'aide de mes planches contacts. Elles m'ont encouragé vivement de leurs généreux commentaires.

J'ai appris que Mista Philomène qui figure sur une affiche que j'ai fait imprimer il y a deux ans est ici en ce moment. J'ai tenté de la revoir mais elle était partie à la cathédrale pour prier. Je vais donc me reprendre demain en me faisant accompagner d'Hélène et de William.

Quelques averses de pluie ont rafraîchies notre journée mais sans la ternir pour autant. Le beau temps a finalement repris le dessus et je crois que l'on peut espérer du soleil pour demain. Le seul accroc à cette journée fut la présence constante d'un hélicoptère qui proposait des tours de cinq minutes au-dessus du terrain moyennant la somme de dix dollars par personnes. Cet engin a cassé les oreilles de tout le monde durant toute la journée. Vraiment, tous les moyens sont bons pour soutirer de l'argent.

Je n'ai pas sorti mes appareils photos de la journée. Je ne me sens pas en état de photographier. Cette journée de répit, après tout, je l'ai bien méritée.

Lundi 26 juillet 1982 – Fête de Sainte-Anne

Il fait beau – Min tshishikau

C'est la fête de Ste-Anne.

Les innus de La Romaine se rendent à la fête de Ste-Anne depuis 1976. Les innus de Natashquan et de Mingan les ont devancés quelques années auparavant et les innus de Sept-Iles et Betsiamites s'y rendent depuis encore plus longtemps. Maintenant, les innus de Pakua Shipit (St-Augustin) et de North West River s'y rendent également. C'est devenu un grand rassemblement annuel pour la nation innue qui se mêle aux gitans d'Amérique du Nord, aux américains, aux québécois et touristes de tout acabit. Mais pour les innus particulièrement, Ste-Anne, c'est la mère de Marie et par conséquent, la grand-mère de Jésus. Nukum, ma grand-mère qu'ils disent. C'est donc normal qu'une culture dévouée à la famille et convertie au christianisme lui porte un culte particulier. Outre la prière qui n'est pas la raison première de la présence de tous ces participants, ce rassemblement religieux est une occasion unique de fraterniser avec les autres bandes innues, ce qui se faisait autrefois le long de la Côte. Quant on dit que des innus de North West River prennent la peine de se déplacer jusqu'ici, ce n'est pas une mince affaire. ?????? kilomètres de routes séparent North West River de Ste-Anne de Beupré.

Mista Philomène fait partie de ce groupe. Je l'ai finalement rencontrée au début de l'avant-midi. Hélène et William m'y ont conduit. J'ai été fortement impressionné par tout ce qui se dégage de cette dame de 96 ans, encore alerte comme une jeune femme de soixante et dix ans. Elle se déplace encore par ses propres moyens et ses sens ne l'ont pas abandonnée. Mais ce qui impressionne le plus dans cette personne, c'est son visage illuminé par un regard profondément mystique. Ce visage reflète toute la noblesse et la sérénité de l'être humain accomplis, toute la grandeur d'âme de son peuple. Je lui ai demandé très respectueusement si elle consentirait à se laisser photographier. Elle a acceptée et j'étais aussi impressionné que si j'avais à faire la photo d'un grand personnage illustre. Il me semble qu'elle porte en elle tout l'essentiel de son peuple et qu'à la côtoyer, je prenais conscience de la petitesse de mon être. J'ai réalisé un peu plus tard qu'elle était la plus âgée de toute cette foule rassemblée, la doyenne de tous les anciens présents, porteurs d'un savoir millénaire en voie à la perte. Photographier cette femme, c'était un privilège dont je n'étais pas insensible. Je l'ai quitté en emportant avec moi le plus beau de tout ce voyage.

Peu après cette rencontre, mon frère Renald et quelques amis de Québec sont venus me rendre visite. Même Régine avait décidée de revenir.

Mes amis de Betsiamites, comme à leur habitude, ont préparé un festin pour le repas du midi. Il y avait du brochet, du saumon et de l'original au menu. Tous mes amis ont alors été conviés à prendre place à cette table pour partager le festin.

Tout de suite après avoir mangé, j'ai accompagné Hélène et William à la messe célébrée en l'honneur des innus à la cathédrale. Ensuite, ce fut la bénédiction des malades qui se fit à l'extérieur et qui m'occupa pour le reste de l'après-midi. J'y ai rencontré à nouveau Serge Clément qui prenait des photos. Par la suite, j'ai réalisé quelques images du côté des gitans et je me suis préparé pour effectuer un enregistrement sonore de la procession du soir. Paul-Émile m'a accompagné et nous étions impressionnés de voir tout ce monde défilé avec des flambeaux le long du parc de Ste-Anne, chantant en chœur leur foi chrétienne.

Après la procession, on s'est tous rassemblés à la tente de Paul-Émile et Madeleine où des caisses de bière nous attendaient. Bien entendu, Hélène, William et Madeleine étaient en dehors de tout ça et ils se sont retirés paisiblement dans leur tente. Pour eux, la fête était déjà terminée, pour nous, elle ne venait que commencer.

Mes amis de Québec sont repartis assez tôt mais Pompélius est resté avec nous. Pas besoin de dire qu'on s'est amusés. Paul-Émile qui ne boit que de la Molson s'est fait jouer un bon tour. À la dernière bouteille de Molson, on ne voulait pas perdre Paul-Émile, alors on remplissait au fur et à mesure sa bouteille de Molson avec de la Bleue afin qu'il ait toujours de quoi à boire. Il ne se rendit compte de rien et on lui avoua le subterfuge à la fin de la veillée mais il ne voulut rien admettre. Ça nous a bien fait rire et cela prouve qu'après quelques consommations, les sortes de bières, c'est du pareil au même.

Mardi 27 juillet 1982 – Ste-Anne de Beaupré / Betsiamites

Il fait beau – Min tshishikau

La nuit fut courte.. Debout à six heures du matin, mal de tête ou pas, on plie bagage et on déménage. Heureusement, tout se passa lentement, sans rien brusquer. Avant de prendre la 138, direction est, nous sommes retournés à Québec où je devais faire quelques emplettes pour ensuite faire un saut à Loretville, au Conseil Atikamekw-Montagnais. Toutes les personnes que j'espérais rencontrer n'y étaient pas mais j'ai pu rejoindre Paul Charest par téléphone qui m'a dit que la subvention pour mon projet était acceptée à 90% et qu'il ne restait qu'à régler quelques modalités de paiement. Il m'a dit qu'il prévoyait faire une visite à La Romaine aux alentours du 15 août et que tout devrait se régler à ce moment là.

J'ai jasé quelques minutes avec Ghislain Picard qui s'occupe des communications au C.A.M. et il a regardé avec intérêt mes planches contacts. J'ai bien croisé René Simon mais il était si pressé qu'il ne nous a même pas remarqué.

Bernard Hervieux, l'adjoint de Ghislain m'a demandé les enregistrements de la procession dans le but de les diffuser dans le cadre de son émission Contact-Réseau.

Pour finir, nous avons visité la fabrique de canot du village Huron et William s'est acheté de la toile de vinyle afin de l'expérimenter sur un de ses canots. Nous avons pris la route vers 16h00 et avec un arrêt pour manger, nous sommes finalement rentrés à Betsiamites à 22h45. Paul-Émile et Madeleine nous attendaient.

Mercredi 28 juillet 1982 – Betsiamites / Mingan

Il fait beau – Min tshishikau

Brûlé de fatigue, je me suis accordé un peu de repos ce matin, avant de reprendre la route. Ce n'est pas sans une pointe de tristesse que j'ai laissé mes amis de Betsiamites car je serai probablement neuf mois sans les revoir. Nous sommes arrivés à Sept-Iles sur l'heure du souper et John Grégoire nous a reçu avec du caribou. J'avais récupéré à Québec, une dizaine d'affiches de Mista Philomène que je me proposais de lui remettre en main propre car je savais qu'elle était campée ici à Sept-Iles, en ce moment. À l'époque où j'avais publié ces affiches, je lui en avais expédié quelques-unes par la poste mais elles ne sont jamais parvenues jusqu'à elle. Il semble que l'une d'entre-elle ait aboutie au presbytère de North West River mais les autres se sont évaporées dans les nuages. Après avoir mangé, nous nous sommes donc rendus là où elle était campée mais on nous a dit qu'elle venait de partir pour aller prier à la vieille chapelle de la réserve. On l'a trouvée au cimetière, juste à côté de l'église. Elle priait avec d'autres femmes et nous nous sommes approchés d'elle

délicatement. Elle pleurait devant la tombe d'un homme décédé en juillet 1911, à l'âge de 44 ans. Quelle émotion de voir pleurer cette femme. Elle s'adressa à moi en montagnais pour me dire que c'était son père qu'elle pleurait ainsi. Oh mon Dieu, quel événement. Ici, il n'y a plus de temps, plus d'espace, plus de frontières entre présent et le passé. J'avais mes appareils avec moi et j'osai quelques photographies. Puis, comme Mista Philomène se sentait fatiguée, je lui proposai de la raccompagner à son campement, proposition qu'elle accepta. Comment décrire le sentiment que j'éprouvais à me promener seul en voiture avec cette personne vénérable à mon bord. Il n'y a rien à craindre; je n'ai pas fait d'excès de vitesse, bien au contraire. Je lui serrai la main en la quittant et elle m'embrassa. La seule et unique fois, sans doute. Je n'oublierai jamais cette heure particulière passé en compagnie de cette grande dame. Après une courte halte à Malioténam, nous avons poursuivi notre route pour aboutir à Mingan à 23h00. Cette fois-ci, c'est Denis et Adéline qui nous attendaient.

Jeudi 29 juillet 1982 – Mingan

De la pluie – Tshimuen

Tout le monde debout à 03h30 du matin car il faut être au Havre de bonne heure si l'on veut s'assurer d'avoir de la place. Adéline a mal fait les réservations et il ne sera pas possible d'embarquer la camionnette avec nous. "Ca complique drôlement les choses, avec tous les bagages que l'on a. Et combien de temps devront nous attendre pour que le véhicule nous soit enfin restitué. On nous dit qu'il monterait à bord du Fort Lauzon, samedi prochain mais ça reste à voir. En prenant mon billet pour le repas du midi, l'employé me questionna sur l'objet de notre voyage. "Tu les a emmenés avec toi jusqu'à Montréal" et il me regardait d'un air qui en disait long. Plus je suis en contact avec ces employés de bateau, plus le dédain qu'ils manifestent envers les innus m'apparaît évident. Pauvres gens, étroits d'esprits qui se nourrissent d'intolérance afin de se donner l'illusion d'être des hommes meilleurs. Êtres fourbes, combien de temps pourrais-je passer en votre compagnie à faire ce que je fais avec eux ? La mer est très agitée. Je crains fort d'être malade. Mais le capitaine a décidé d'arrêter cinq heures à Kegaska, le temps que la mer se calme un peu. D'autant plus qu'on est en train de détruire le quai de La Romaine et que les conditions d'accostage sont très difficiles. Il est même question qu'on nous débarque en mer dans de petites embarcations qui elles, nous ramèneront à terre. En fin de compte, le vent se calma et on parvins à accoster à La Romaine à 04h00 du matin. Notre voyage est terminé et je crois que ce serait une bonne idée de prendre quelques jours de repos, histoire de récupérer un peu.

Vendredi 30 juillet 1982 – La Romaine

Il fait beau – Min tshishikau

Nous sommes débarqués sous la pluie battante. Un camion nous ramena à la maison, avec tous nos bagages. Comme à l'habitude après un voyage, tout le clan familial s'était réunis pour écouter le récit de notre voyage. Même Antan était là. On raconta notre visite à La Ronde, à Radio-Canada, on parla aussi de la chaleur et du beau temps qui nous a accompagné pendant tout ce voyage. Nous eûmes également l'agréable surprise de retrouver la maison complètement repeinte, autant de l'extérieur que de l'intérieur. Blanche à l'extérieur avec des bordures rouges et vert pâle à l'intérieur avec des bordures un peu plus foncées. C'est vraiment très joli.

Hélène a repris ses tâches journalières tout de suite après nos récits de voyage. Elle a commencée par faire son lavage puis elle a fait du pain et de la bannique dans le sable. Elle a également fait la cuisine et nous nous sommes remis au régime de canards.

Après avoir dormi un peu, je me suis occupé à classer les diapositives que j'avais reçu pendant mon absence.

Le Père Jouveveau est parti de son côté hier pour se rendre dans sa famille, en Belgique. Il devrait être de retour à la mi-septembre.

Henry semble être très content d'être revenu et je crois qu'il vient de vivre un véritable choc culturel. À peine rendu à Sept-Iles, il me demandait si à Montréal, il y avait beaucoup de gros édifices comme on en voit dans cette ville. Tout le long du voyage, il a eu de la difficulté à supporter la chaleur et à s'habituer à l'alimentation. À chaque fois qu'il y avait quelque chose de nouveau dans son assiette, il le sentait et le mettait de côté la majorité du temps. Je remarquai qu'il était très influencé par l'attitude de son père et que si celui-ci acceptait quelque chose, c'était gagné du côté d'Henry. Ses parents allaient sûrement l'influencer positivement car je les ai toujours trouvé très ouvert à ce propos.

Samedi 31 juillet 1982 – La Romaine

Il fait beau – Min tshishikau

Dernier jour de juillet. On nous a dit que nous avons ramené le beau temps car il a fait mauvais temps pendant notre absence.

William a appliqué la deuxième couche de peinture sur son canot et a ajouté de la colle étanche aux deux extrémités. Hélène qui n'avait rien à faire a sortie ses aiguilles à coudre.

De mon côté, j'ai terminé la classification de mes diapos que j'ai projetées à la maison en fin de soirée.

Dimanche 1^{er} août 1982 – La Romaine

Il fait beau – Min tshishikau

Le Père Joveneau étant absent, on a eu droit à une messe sans prêtre ce matin. En réalité, ce n'était pas une messe faite de célébrant mais plutôt une célébration de prière où il y a quand même eu, et ça m'a étonné, la communion qui a été distribuée par le frère Jean, un religieux d'origine Belge qui habite au presbytère depuis deux ans.

Puis on a déjeuné et préparé nos affaires pour se rendre à Couacouachou. Je n'ai pratiquement pas pris de photographies mais j'ai plutôt passé mon temps à pêcher la truite à la mouche. J'en ai prise quelques-unes et j'ai même raté un saumon qui s'attaqua à ma mouche. Puis on a cherché des bébés goélands sur les îles. Je n'ai jamais goûté à ces oiseaux et je ne peux pas dire que ça me tente beaucoup. Philippe en a attrapé plusieurs et j'aurai sans doute une de ces petites bêtes dans mon assiette cette semaine.

Lundi 2 août 1982 – La Romaine

Il fait beau – Min tshishikau

Hélène confectionne elle-même tous les vêtements qu'elle porte. Elle a donc entrepris ce matin la confection d'une nouvelle blouse avec du tissu qu'elle avait trouvée à Québec.

Moi, je me suis levé grippé à nouveau.

William a donné la dernière couche de peinture à son canot et il a rajouté un peu de couleur en appliquant du rouge sur la bordure. C'est très joli, avec le vert de la toile. Il semble que ce sera le canot que nous utiliserons Philippe et moi cet automne. L'automne, on commence à en parler Philippe et moi. Ce sera une expérience extraordinaire, plongé ainsi en pleine nature, dans l'environnement naturel des innus, où toutes leurs connaissances et leur savoir-faire s'expriment dans le quotidien. Pas d'autres soucis que d'assumer l'instant présent et de vivre en toute liberté.

Christiane, l'anthropologue est venue passer la soirée à la maison pour jaser. J'ai l'impression qu'elle commence à avoir hâte de retourner chez-elle. C'est compréhensible et ça me fait réfléchir sur la portée de mon propre engagement. Hélène m'a préparé un médicament pour guérir ma grippe à base de gomme de sapin. Son attention envers moi me touche énormément.

Henry qui me voit rédiger mon journal quotidien me demande si je suis un écrivain.

Mardi 3 août 1982 – La Romaine

Il fait beau – Min tshishikau

Hélène et William sont partis cueillir des chicoutés.

Faible et sans énergie, je suis resté à la maison pour soigner ma grippe. Mais j'en ai quand même profité pour mettre un peu d'ordre dans mes affaires.

J'ai reçu un coup de téléphone de Jean-Baptiste Lalo, le chef de bande, qui m'a reproché d'avoir parlé à des blancs quand nous étions à bord du Fort Mingan et de leur avoir dit que nous avions fait une bonne pêche au saumon à la rivière Olanan. Il est vrai que je leur ai dit que nous avions fait une bonne pêche mais sans élaborer davantage, sans faire allusion au nombre de saumons capturés. Et alors ? Il me semblait tout naturel d'en parler, considérant que les innus sont en droit d'exploiter convenablement cette ressource comme d'autres le font avec d'autres espèces. Il n'y a là aucun acte répréhensible à mon avis, tant qu'il n'y a pas d'abus et je ne savais pas qu'il fallait s'en cacher. Je ne voudrais surtout pas que ces quelques mots sombres- toutes exagérés soient considérés comme une trahison mais si le chef a pris la peine de m'en parler, c'est qu'il n'a pas du tout apprécié qu'on lui rapporte ces ouï-dires. Il est vrai que je n'ai pas songé qu'ici, un rien fait boule de neige et qu'une simple mention de bonne pêche pouvait être interprétée comme une pêche miraculeuse.

Quoi qu'il en soit, je vais me faire plus discret dans l'avenir et ne rien rapporter, du moins en paroles, de ce que je peux voir ou constater ici mais je ne ferai aucune concession du côté des images. Les images parlent d'elles-mêmes et il n'est pas question de les trafiquer pour servir telle ou telle cause. Sans cela, je n'ai plus rien à faire ici. Voilà qui est dit.

En fin d'après-midi, j'avais pas mal repris le dessus sur ma grippe et j'acceptai une invitation pour jouer au volley-ball. Le filet de pêche de William remplaçait le filet réglementaire et des morceaux de bois placés par terre délimitaient le terrain. On a joué jusqu'à la noirceur complète. Ce qui est remarquable, c'est qu'on ne jouait pas pour gagner mais plutôt pour s'amuser. Une fois rendu à quatorze points, on changeait de côté et l'on recommençait une nouvelle partie. Et chacun mettait autant d'attention à lancer des farces qu'à frapper le ballon. Une farce bien placée était plus appréciée qu'une bonne passe ou un point bien marqué. Il n'y avait rien de bien sérieux dans notre jeu. Bruno, un jeune garçon efféminé était la cible la plus convoitée. Mais il ne semblait pas s'en plaindre et riait avec les autres. Tout le monde se moque de lui mais ils sont en même temps complices de son jeu.

Mercredi 4 août 1982 – La Romaine

Il fait beau – Min tshishikau

Mon histoire d'hier se continue. C'est le sujet de conversation numéro un entre les hommes, dans le village, je le sens bien. Je crois que certains innus enflent cette histoire pour forcer le chef à me renvoyer. Force est de constater que certains individus sont jaloux de l'attention que je porte à la famille Mark et voudraient bien profiter des avantages d'héberger chez soi un étranger afin d'en soutirer la pension et les frais de déplacements, si minime soient-ils, que je leur accorde. La jalousie est endémique dans les communautés autochtones et il faut être bien malin pour s'en prémunir. Mais de là à faire avorter ce projet, c'est quand même grave. Je suis conscient depuis un bon bout de temps de cet état de fait et je sais même qui complotent contre moi en sourdine mais il faut croire que je n'ai pas été suffisamment sur mes gardes. Mais j'ai confiance au jugement de Jean-Baptiste et de ses conseillers. J'espère qu'ils ne se laisseront pas trop impressionner outre mesure et qu'ils prendront une décision éclairée. En ce qui me concerne, je crois qu'il n'y a rien à faire pour le moment, sinon attendre et ne faire voir de rien. Sinon, je risque d'attiser le feu et que tout ce bataclan se retourne contre moi. Patience !

Si je m'en sors, je devrai cependant demeurer très vigilant car les jaloux, eux, me surveillent de près.

Le Père Joveneau me disait que Rémi Savard lui avait dit à un moment donné qu'il avait l'impression de marcher sur des œufs quand il circulait dans les communautés autochtones.

J'ai parlé de tout cela ce matin avec William et Dominique-Pierre Mark. On m'a conseillé de ne pas m'occuper des autres et de continuer à faire mon travail comme si de rien n'était. Je ne peux cependant pas m'empêcher d'être soucieux. C'est la disproportion des commentaires que l'on peut faire qui m'inquiète.

Philippe m'a rapporté que l'on disait sur moi des choses bien étranges dans le genre que je ne travaillais pas et que je passais mon temps à flâner et à ne rien faire. Ça fait bizarre à entendre quand tu te donnes corps et âme à ton travail. Je ne sais pas comment j'aurais pu remplir ces planches contacts en ne faisant rien. Heureusement que les gens qui m'entourent ne voient pas les choses de la même façon.

William a travaillé toute la journée à varloper les varangues de son prochain canot. Il les a ensuite placées dans l'eau pour les ramollir afin de pouvoir les plier. Je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas procédé de cette façon lors de la fabrication de son premier canot et il m'a répondu qu'alors, le bois qu'il utilisait n'était pas encore sec et qu'il pouvait le plier sans qu'il se casse. Les varangues resteront dans l'eau trois jours avant qu'il ne les courbe.

Hélène est allée faire du ménage chez sa mère Pelage qui est souffrante. En revenant de là-bas, elle a fait de la bannique dans le sable pour ses parents. En la photographiant, j'ai aperçu Antan qui travaillait à son canot un peu plus loin. Je suis allé le rejoindre pour faire quelques photographies. Alexandre travaillait là également en compagnie de Simon Bellefleur. Je suis toujours étonné de voir comment ces hommes s'organisent pour travailler. Ils ont un sens de l'harmonie peu commun et on pourrait croire que tout a été mis en scène par un professionnel du théâtre. Je suis sûr qu'en regardant mes photos, certains vont penser que j'ai tout organisé pour avoir de belles images. Il n'en est rien. Je ne touche à rien, je me contente de trouver le meilleur point de vue ou le meilleur angle, c'est tout. Je ne cesse donc de m'étonner à chaque fois que je découvre un nouveau groupe de travail. Il en va de même pour les campements. Tout s'harmonise parfaitement avec les éléments. C'est très étonnant. C'est la fête à Henry. Il a treize ans. Je lui ai cuisiné un de mes gâteaux préférés, un gâteau aux bananes. Mais la chose a brûlée dans le four. Je l'ai donc gratté comme on fait avec la bannique et plus rien n'y paraissait. Cette fois, ma cuisine fut appréciée et le gâteau disparut dans le temps de le dire.

La banque m'a appelée pour me demander de lui confirmer le remboursement de mon prêt d'ici la fin du mois. La subvention des Affaires culturelles devrait être rentrée d'ici ce temps là mais il reste toujours cette balance de 5 000,00 \$ qui me tracasse un peu. Je commence à être pas mal tanné de ces ennuis financiers qui n'ont jamais cessés de me tirailler depuis que j'ai commencé à faire de la photographie. Il semble que ce soit le prix à payer pour toutes ces découvertes que la photographie m'apporte. Mais il y a tout de même des limites. Est-ce que je suis prêt à investir encore longtemps sur un travail qui ne portera ses fruits que dans un avenir lointain ?

On a joué à nouveau au volley-ball et la partie s'est poursuivie au clair de lune. Il faisait quand même pas mal noir pour jouer au ballon mais personne ne semblait s'en plaindre, sauf moi. J'ai donc démissionné le premier et Philippe m'a nargué en disant : "Serge, tu ne vois plus le ballon ? " C'est alors qu'il reçut le ballon en plein visage, ce qui a fait rire tout le monde.

Philippe avait dans sa collection de cassettes, des enregistrements d'accordéons et on s'est amusés à danser une partie de la soirée.

Agnès et William ont terminé leur journée en jouant au bingo dans la salle commune. Le bingo était transmis par la radio communautaire. Le gagnant devait téléphoner à la radio pour confirmer son bingo et se rendre à la radio pour recevoir son prix. Ceux qui n'ont pas le téléphone doivent se rendre chez le voisin le plus proche. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Je parle de l'époque où il n'y avait pratiquement pas de téléphones dans les maisons. Je me souviens qu'à cette époque là, il y avait quelqu'un d'assis sur une table pendant les bingo à la radio communautaire. Ainsi surélevé, il pouvait observer tout le village et signaler à l'animateur que quelqu'un venait de compléter un bingo quand les lumières d'une maison se mettaient à clignoter.

Au moment où j'écris ces lignes, Hélène lave des bas à la main dans la salle de bain. Il est 23h30 et elle travaille encore. Et demain, elle sera debout bien avant moi afin de poursuivre ses tâches quotidiennes. Quelle force et quel courage ! Vu sous cet angle, je veux bien que l'on dise de moi que je suis paresseux !

Jeudi 5 août 1982 – La Romaine

Il fait beau – Min tshishikau

Trop paresseux pour prendre ma douche hier soir, j'ai remis cette occupation à ce matin. Mais Hélène s'était attaquée à la tâche du lavage bien avant que je me lève. Et quand il y a du lavage, il n'y a plus d'eau chaude pour la douche. Il en est pratiquement toujours ainsi à la maison. Au nombre que nous sommes le lavage est une tâche presque quotidienne. Une paire de pantalon par personne signifie dix-huit paires de pantalons à laver. On devine facilement le reste.

“Comme tout le monde, je n'ai à mon service que trois moyens d'évaluer l'existence humaine : l'étude de soi, la plus difficile et la plus dangereuse, mais aussi la plus féconde des méthodes; l'observations des hommes, qui s'arrangent le plus souvent pour nous cacher leurs secrets oi pour nous faire croire qu'ils en ont; les livres, avec les erreurs particulières de perspectives qui naissent entre les lignes.”

“La lettre écrite m'a enseignée à écouter la voix humaine, tout comme les grandes attitudes immobiles des statues m'ont appris à apprécier les gestes. Mais ceux-ci mentent, et même les plus sincères. ”

“Les poètes nous transportent dans un monde plus vaste ou plus beau, plus ardent ou plus doux que celui qui nous est donné, différent par là même, et en pratique presque inhabitable.”

“L'observation directe des hommes est une méthode moins complète encore, bornée le plus souvent aux constatations assez basses dont se repaît la malveillance humaine.”

Je ne me lasse pas de comparer l'homme habillé à l'homme nu. Que ce magistrat d'apparence austère ait commis un crime ne me permet nullement de le mieux connaître. Je suis désormais en présence de deux phénomènes au lieu d'un, l'apparence du magistrat et son crime. ”

“Au plus profond, ma connaissance de moi-même est obscure, informulée, secrète comme une complicité. Au plus impersonnel, elle est aussi glacée que les théories que je puis élaborer sur les nombres; j'emploie ce que j'ai d'intelligence à voir de loin et de plus haut ma vie, qui devient alors la vie d'un autre. Mais ces deux procédés de connaissances sont difficiles, et demandent, l'un une descente en soi, l'autre, une sortie hors de soi-même.”

Quand je considères ma vie, je suis épouvanté de la trouver informe. Comme il arrive souvent, c'est ce que je n'ai pas été, peut-être, qui la définit avec le plus de justesse”

“Il m'arrive de penser que les grands hommes se caractérisent justement par leur position extrême, où leur héroïsme est de se tenir debout toute la vie.” Ils sont nos pôles, ou nos antipodes.”

Certains travaux qui durèrent peu sont assurément négligeables mais des occupations qui s'étendirent sur toute la vie ne signifient pas davantage."

Quinze ans aux armées ont duré moins qu'un matin d'Athènes; il y a des gens que j'ai fréquenté toute ma vie et que je ne reconnaitrai pas aux Enfers."

Une partie de chaque vie, et même de chaque vie fort peu digne de regard, se passe à rechercher les raisons d'être, les points de départ, les sources."

Quand tous les calculs compliqués s'avèrent faux, quand les philosophes eux-mêmes n'ont plus rien à nous dire, il est excusable de se tourner vers le babillage fortuit des oiseaux, ou vers le lointain contrepoids des astres.

William est finalement allé chercher ses deux baguettes de bois qu'il avait immergé dans l'eau il y a quelques jours. Il les a ensuite assemblées pour les mettre à sécher près de la remise. Il a ensuite aidé les hommes de son groupe à monter la toile sur leurs canots. Chacun s'entraide de cette façon quand vient le temps de placer la toile. C'est toujours beau à voir.

Hélène a fait le grand ménage de sa chambre, a boulangé du pain et préparé avec l'aide de Suzie, des canards pour le souper de ce soir. Suzie et Henry se ressemblent sur plusieurs points. Suzie suit l'exemple de sa mère et Henry celle de son père. Hier après-midi, quand Hélène faisait cuire son pain dans le sable, Suzie entretenait un petit feu de cuisson juste à côté de celui de sa mère. Elle prépara une petite pâte qu'elle fit cuire à côté du pain de sa mère. J'avais vu également Henry, il y a deux ans, se monter un petit campement miniature sur le bord de la plage où nous étions campés. J'avais trouvé cela charmant.

Il semble bien que l'histoire qui me préoccupait hier se soit quelque peu dissipée car l'esprit qui flotte dans l'air s'est renouvelé.

Philippe est parti sur une passe de chansons western. Il a enregistré sur cassettes une série de chansons du répertoire québécois et il s'est amusé à les recopier sur papier. Cet exercice l'occupa une bonne partie de la journée. Les chansons westerns sont très populaires chez les innus car leurs paroles pas trop compliquées à comprendre pour quelqu'un dont le français est la langue seconde, les rejoignent également de par les thématiques abordées : L'amour, l'amitié et la famille.

Vendredi 6 août 1982 – La Romaine

Il fait beau – Min tshishikau